

An aerial satellite-style photograph of a typhoon. The storm is a large, circular, swirling mass of white and grey clouds, with a distinct eye in the center. It is positioned over a dark blue-green ocean. The surrounding landmasses are visible in shades of green and brown. The overall image has a high-contrast, dramatic feel.

TYPHON

JOSEPH CONRAD

Typhon

[Pages de titre](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[Page de copyright](#)

Joseph Conrad

TYPHON

1903

Traduit de l'anglais par André Gide,
Gallimard, 1923

T

Table des

**m
a
t
i
è
r
e**

s

À MON AMI ANDRÉ RUYTERS

*« ... Toutes les
passions d'un
vaisseau qui
souffre. »*

I

L'aspect du capitaine Mac Whirr, pour autant qu'on en pouvait juger, faisait pendant exact à son esprit et n'offrait caractéristique bien marquée de bêtise, non plus que de fermeté ; il n'offrait caractéristique aucune. Mac Whirr paraissait quelconque, apathique et indifférent.

Tout au plus pouvait-on parler parfois de son apparente timidité ; cela venait de ce que, à terre, il avait l'habitude, assis dans les bureaux maritimes, de rester les regards baissés et vaguement souriant. S'il relevait les yeux on remarquait que ces yeux étaient bleus et que leur regard était droit. Des cheveux blonds et extrêmement fins encerclaient d'un duvet soyeux le dôme chauve de son crâne, d'une tempe à l'autre. Sur sa face hâlée, par contre, le poil roux et flamboyant semblait une poussée de fils de cuivre coupés au ras de la lèvre ; sur le plat des joues et d'aussi près qu'il se rasât, des lueurs de métal et de feu passaient dès qu'il tournait la tête.

Il était d'une taille plutôt au-dessous de la moyenne, légèrement voûté et de membrure si vigoureuse que ses vêtements paraissaient toujours un rien trop étroits pour ses bras et ses jambes. Incapable de concevoir ce qui est dû aux différences de latitude, il portait toujours et partout un chapeau melon brun, un complet de teinte brunâtre et d'inélégantes bottes noires. Cet accoutrement peu marin donnait à sa tournure épaisse un air d'élégance étrange et guindée. Une mince chaîne d'argent barrait son gilet, et jamais il ne quittait son navire pour aller à terre sans serrer dans son poing puissant et velu un élégant parapluie de toute première qualité, mais presque toujours déroulé.

« Permettez, capitaine », lui disait alors, sur un ton plein de déférence, le jeune Jukes, son second, qui

l'escortait jusqu'à la passerelle.

Et s'emparant dévotement du riflard, il en secouait les plis, leur redonnait de l'ordre et, autour de la tige qu'il tenait verticale, les roulait en un rien de temps ; il accomplissait cette cérémonie avec un visage empreint d'une augurale gravité, et M. Salomon Rout, le mécanicien en chef qui envoyait la fumée de son cigare du matin par-dessus la claire-voie, détournait la tête pour cacher un sourire.

« C'est vrai ! le sacré riflard. Merci bien, Jukes, merci », grommelait le capitaine Mac Whirr, cordialement, sans lever les yeux, en reprenant le parapluie.

N'ayant d'imagination que tout juste ce qu'il en fallait pour le porter d'un jour à l'autre, et pas plus, il demeurait tranquillement sûr de lui ; sans pourtant jamais se monter le coup.

C'est l'imagination qui nous rend susceptibles, arrogants et difficiles à contenter ; tout navire commandé par le capitaine Mac Whirr devenait le flottant asile de l'harmonie et de la paix. À vrai dire les écarts fantaisistes lui étaient aussi interdits que le montage d'un chronomètre au mécanicien qui ne pourrait disposer que d'un marteau de deux livres et d'une scie.

Et cependant ces vies, sans intérêt, entièrement absorbées par l'actualité la plus simple et la plus immédiate, ont leur côté mystérieux. Comment comprendre, dans le cas de Mac Whirr par exemple, quelle influence au monde avait bien pu pousser cet enfant parfaitement soumis, ce fils d'un petit épicier de Belfast, à s'enfuir sur la mer ? Il n'avait que quinze ans quand il avait fait ce coup-là ! Cet exemple suffit, pour peu qu'on y réfléchisse, à suggérer l'idée d'une immense, puissante et invisible main, prête à s'abattre sur la fourmilière de notre globe, à saisir chacun de nous par les épaules, à entrechoquer nos têtes et à précipiter dans des directions

inattendues et vers d'inconcevables buts nos forces inconscientes.

Son père ne lui pardonna jamais complètement cette insubordination stupide.

« On pouvait bien se passer de lui, avait-il coutume de dire plus tard, mais les affaires sont les affaires... Et un fils unique, encore ! »

Sa mère versa maintes larmes après sa disparition. Comme l'idée de laisser un mot derrière ne lui était pas venue à l'esprit, il fut pleuré comme mort jusqu'au jour où, huit mois après, sa première lettre arriva, datée de Talcahuano. Elle était courte ; on y lisait :

« Nous avons eu très beau temps pour la traversée. »

Évidemment, dans l'esprit de Mac Whirr fils, la seule nouvelle importante de sa lettre était celle-ci : son capitaine l'avait, le jour même, inscrit régulièrement comme matelot de pont, matelot de troisième classe, « parce que je sais faire le travail », expliquait-il.

La mère pleura de nouveau abondamment. Le père traduisit son émotion par ces mots :

« Quel âne que ce Paul ! »

Mac Whirr père était un homme corpulent qui, jusqu'à la fin de ses jours, exerça contre son fils une ironie latente, mêlée d'une ombre de pitié comme envers un être borné.

Les visites de Mac Whirr fils étaient nécessairement rares ; mais dans le cours des années qui suivirent, il écrivit parfois à ses parents pour les tenir au courant de ses promotions successives et de mouvements sur le vaste globe. Dans ces missives, on pouvait trouver des phrases comme celles-ci : « Il fait sérieusement chaud ici » ou encore : « À 4 heures après midi le jour de Noël, nous avons croisé des icebergs. » Les vieux parents apprirent à connaître un grand nombre de noms de navires, avec les noms des capitaines qui les commandaient - avec les noms

d'armateurs écossais et anglais ; - un grand nombre de noms de mers, d'océans, de détroits, de promontoires : et les noms de ports étranges, aux entrepôts de bois de charpente, aux entrepôts de riz, aux entrepôts de coton ; - un grand nombre de noms d'îles - et le nom de la fiancée de leur fils. Elle s'appelait Lucie. Il ne lui venait pas à l'idée de dire si ce nom lui semblait joli.

Puis les vieux moururent.

Le grand jour du mariage de Mac Whirr arriva en temps voulu, suivant de près le grand jour où il obtint son premier commandement.

Tous ces événements avaient eu lieu nombre d'années avant certain matin, où, debout dans le rouf du vapeur *Nan-Shan*, Mac Whirr considérait la baisse d'un baromètre dont il n'avait aucune raison de se défier.

La baisse - étant donné l'excellence de l'instrument, le moment de l'année et la position du navire sur l'écorce terrestre - était certes de mauvais augure ; mais la face rouge de l'homme ne trahissait aucun trouble intérieur. Les présages n'existaient point pour lui, et la signification d'une prophétie ne savait lui apparaître qu'après que l'événement l'avait surpris. « Pas d'erreur : c'est une baisse, pensait-il. Il doit faire là-bas un sale temps peu ordinaire. »

Le *Nan-Shan* venant du Sud faisait route vers le port de commerce de Fou-Tchéou, avec quelque cargaison dans ses cales et deux cents coolies chinois qu'on rapatriait dans les villages de la province de Fo-Kien après plusieurs années de travail dans différentes colonies tropicales.

La matinée était belle ; la mer d'huile se soulevait et s'abaissait uniformément lisse et il y avait dans le ciel une extraordinaire tache d'un blanc de brouillard, semblable à un halo de soleil.

Sur le gaillard d'avant, où s'entassaient les Chinois, parmi le ramassis d'habits sombres, de faces jaunes, de

queues de cheveux, luisaient nombre d'épaules nues ; car il ne faisait pas de vent, et la chaleur était étouffante.

Les coolies flânaient, parlaient, fumaient ou regardaient d'un air morne par-dessus la lisse. Quelques-uns, tirant de l'eau le long des flancs du navire, se douchaient mutuellement ; quelques autres dormaient sur les panneaux ; d'autres encore, par petits groupes de six, étaient assis sur leurs talons, autour des plateaux de fer chargés de minuscules tasses de thé et d'assiettes de riz. Chacun de ces Célestes, sans exception, emportait avec lui tout ce qu'il possédait dans le monde : une petite malle aux coins de cuivre avec un anneau-cadenas, renfermant quelques vêtements de cérémonie, des bâtons d'encens, un peu d'opium peut-être, on ne sait quelles vieilleries sans valeur et sans nom, plus un petit trésor de dollars d'argent gagnés péniblement sur des chalands à charbon, dans des maisons de jeux ou dans le petit négoce, arrachés avec peine à la terre, acquis à la sueur de leurs fronts dans des mines, sur des lignes de chemins de fer, dans la jungle mortelle, ou sous le faix de lourds fardeaux - patiemment amassés, gardés avec soin, chéris avec férocité.

Vers dix heures, une houle traversière venant de la direction du détroit de Formose s'était élevée, sans déranger beaucoup ces passagers, car le *Nan-Shan* avec son fond plat, sa ceinture d'accostage et sa grande largeur de maître-couple méritait sa réputation de tenir exceptionnellement bien la mer. M. Jukes, dans ses moments d'expansion, à terre, proclamait bruyamment que « la vieille camarade¹ était aussi bonne que belle ». Jamais il ne serait venu à l'esprit du capitaine Mac Whirr d'exprimer son opinion, si favorable qu'elle fût, aussi haut ou en termes aussi fantaisistes. Le *Nan-Shan* était incontestablement un bon navire, et presque neuf. Il avait été construit à Dumbarton, moins de trois années auparavant, sur les instructions de la maison de commerce

Sigg et fils, de Siam. Quand il fut mis à flot, parachevé dans ses moindres détails, et prêt à entreprendre le travail de toute sa vie, les constructeurs le contemplèrent avec orgueil.

« Sigg nous a demandé un capitaine de confiance, rappela l'un des associés. »

Et l'autre, après avoir réfléchi quelque temps, dit :

« Je crois bien que Mac Whirr est à terre en ce moment.

- Vous croyez ? Alors télégraphiez-lui immédiatement. C'est l'homme qu'il nous faut », déclara l'aîné sans un moment d'hésitation.

Le matin suivant, Mac Whirr se tenait devant eux, imperturbable ; il avait quitté Londres par l'express de minuit après des adieux brusqués à sa femme.

- Il ne serait pas mauvais que nous allions inspecter le navire ensemble, capitaine, dit l'aîné des associés.

Et les trois hommes se mirent en route pour examiner les perfections du *Nan-Shan*, de l'étrave à la poupe, de la carlingue aux pommes de ses deux mâts trapus.

Le capitaine Mac Whirr avait commencé par ôter son paletot qu'il accrocha à l'extrémité d'un petit treuil à vapeur, synthèse des raffinements les plus modernes.

« Mon oncle a écrit hier pour vous recommander à nos bons amis - MM. Sigg, vous savez bien - et ils vous laisseront sans doute le commandement, dit le plus jeune des associés. Vous pourrez vous vanter de commander le plus docile navire de ce tonnage qu'on puisse voir sur les côtes de Chine, capitaine, ajouta-t-il.

- Croyez ?... Merci bien », bredouilla confusément Mac Whirr. Devant les éventualités lointaines il demeurerait aussi indifférent qu'un touriste myope devant la beauté d'un vaste paysage ; et ses yeux, au même moment, se posant par hasard sur la serrure de la porte de la cabine, il se dirigea vers celle-ci d'un air absorbé et commença d'en

secouer la poignée avec vigueur, tout en protestant de sa voix sérieuse et basse :

« On ne peut plus se fier aux ouvriers aujourd'hui. Voici une serrure ; c'est tout flambant neuf et ça ne marche pas du tout. Ça bloque. Tenez ! Tenez !... »

Aussitôt qu'ils se trouvèrent seuls dans leur bureau, à l'autre bout du chantier :

« Vous avez chanté l'éloge de cet individu à Sigg, mais j'aimerais savoir ce que vous appréciez en lui ? demanda le neveu avec un léger mépris.

- Je reconnais qu'il n'a rien d'un capitaine de roman, si c'est cela que vous voulez dire, répondit l'aîné sèchement. Est-ce que le contremaître des menuisiers du *Nan-Shan* est dehors ? Entrez, Bates. Comment se fait-il que vous laissiez les hommes de Tait nous poser une serrure défectueuse à la porte de la cabine ? Le capitaine l'a remarqué du premier coup. Faites-en mettre une autre tout de suite. Les petites pailles, Bates... les petites pailles ! »

La serrure fut donc remplacée, et peu de jours après, le *Nan-Shan* s'élançait vers l'est sans que Mac Whirr eût fait aucune nouvelle remarque au sujet des aménagements, ni qu'on lui eût entendu proférer un seul mot d'orgueil à propos de son navire, de reconnaissance pour sa nomination, ou de satisfaction devant les perspectives de son avenir.

De tempérament non plus loquace que taciturne, il trouvait à vrai dire très rarement l'occasion de parler. Restaient naturellement les questions de service - instructions, ordres, etc., mais le passé étant, à ses yeux, bien passé, et le futur n'étant pas encore, il estimait que les menus événements de chaque jour ne méritent pas le plus souvent, de commentaires, - et que les faits parlent d'eux-mêmes avec une insurpassable précision.

Le vieux M. Sigg aimait les hommes de peu de mots, ceux « qu'on est sûr qui ne chercheront pas à brocher sur

les instructions ». Mac Whirr, qui possédait les qualités requises, fut maintenu au commandement du *Nan-Shan* dont il dirigeait, par les mers de Chine, les courses précautionneuses.

Le navire avait été déclaré et inscrit sur le registre maritime britannique, mais au bout d'un certain temps, M. Sigg avait jugé plus expédient de le transférer sous les couleurs siamoises. À la nouvelle du transfert projeté, Jukes s'agita comme sous le coup d'un affront personnel. Il se promenait en grommelant et en faisant entendre de petits ricanements de mépris.

« Non ! mais vous nous voyez avec un grotesque éléphant d'arche de Noé sur le pavillon du navire ! dit-il une fois à la porte de la chambre des machines. Je veux être pendu si je supporte ça. Je leur collerai ma démission. Est-ce que ça ne vous dégoûte pas, vous, monsieur Rout ? »

Le chef mécanicien se contenta de s'éclaircir la voix de l'air d'un homme qui sait ce que « coller sa démission » veut dire.

La première fois que le nouveau pavillon flotta à l'arrière du *Nan-Shan*, Jukes le contempla amèrement de la passerelle. Il lutta quelque temps avec ses sentiments, puis remarqua :

« Cocasse, tout de même, de se balader sous un pavillon pareil ! Trouvez pas, capitaine ?

- Qu'est-ce qui lui manque, à ce pavillon ? demanda le capitaine. Je le trouve tout à fait correct, moi », et il se dirigea vers l'extrémité de la passerelle pour le mieux voir.

« Eh bien ! moi, je le trouve cocasse ! » cria Jukes outré, en quittant brusquement la passerelle.

Le capitaine Mac Whirr fut consterné par une telle façon d'agir. Peu de temps après, il entra tranquillement dans le rouf et ouvrit le « code international des signaux » à la planche où les pavillons de toutes les nations étaient dûment représentés en rangs de couleurs voyantes. Il fit courir son doigt le long des rangs, et lorsqu'il arriva au